

EXCLUSIF. Trois inédits de Philip Roth

Un an après la mort du grand écrivain américain, un volume va rassembler tous ses textes théoriques et autobiographiques, dont beaucoup étaient jusqu'ici inédits. Extraits en avant-première.

Par Grégoire Leménager

Publié le 12 mai 2019 à 16h00

Quand il est mort il y a tout juste un an, le 22 mai 2018, on a beaucoup dit que Philip Roth avait arrêté d'écrire depuis un moment. C'était vrai et faux à la fois. Ce géant de la littérature américaine avait renoncé au roman en 2010, mais il n'était pas un retraité si oisif. On lui doit de remarquables discours, de brefs essais, et même une extraordinaire lettre à Wikipédia, qui corrige méthodiquement les notices consacrées à son œuvre par l'encyclopédie en ligne et commence par ces mots fameux : « *Chère Wikipédia, Je suis Philip Roth.* »

Cette lettre, dans une version intégrale jamais publiée, ces discours et textes divers, dans lesquels il revient avec humour sur son parcours, paraissent aujourd'hui dans une somme intitulée « Pourquoi écrire ? », qui reprend également deux autres livres théoriques de l'écrivain : « Du côté de Portnoy et autres essais » et « Parlons travail ».

LIRE AUSSI > [Sexe, Kafka, Juif... Philip Roth en 9 mots-clés](#)

Philip Roth est-il « *une source crédible* » quand il s'agit de Philip Roth ? Ce n'était pas l'avis de Wikipédia. Wikipédia devrait lire ces « Explications ». Le romancier de « la Contrevie » y évoque son enfance à Newark, ses premiers écrits sous le nom d'Eric Duncan, la mort de Roosevelt (« *Notre famille sombra dans la tristesse. Le pays tout entier sombra dans la tristesse* »), une soirée passée à écouter Saul Bellow parler yiddish avec Aharon Appelfeld, ou encore la façon dont il a imaginé, dans « Complot contre l'Amérique », treize ans avant l'élection de Donald Trump, l'élection à la présidence des Etats-Unis de Lindbergh, « *vrai suprémaciste blanc pétri d'une idéologie raciste* ».

Ici, il cite approximativement son cher Kafka : « *Le sens de la vie, c'est qu'elle a une fin.* » Et là, il rappelle que la littérature est un antidote au poison identitaire : « *Je n'ai jamais pensé, ne serait-ce que le temps d'une phrase, que j'étais un écrivain américain juif ou juif américain.* » L'universalité de son œuvre, le succès considérable qu'elle continue à rencontrer en librairie depuis sa mort, pourraient bien indiquer que Roth n'avait pas tort.

G.L.

Pourquoi écrire ?, par Philip Roth, traduit de l'anglais (Etats-Unis), par Lazare Bitoun, Michel et Philippe Jaworski, Josée Kamoun, Gallimard, Folio, 640 p., 10,80 euros. (A paraître le 16 mai.)

Quand Roth signait Eric Duncan

« Soixante-quinze ans. Déjà ! S'il est sans doute assez banal de réaliser que le temps que nous passons sur cette terre file à une vitesse terrifiante, il est quand même étonnant de penser qu'hier encore nous étions à peine en 1943 – 1943, la guerre faisait rage, j'avais dix ans, et sur la table de la cuisine, ma mère m'apprenait à taper à la machine sur sa grosse Underwood avec ses quatre rangées en étages de touches rondes et blanches différenciées par les lettres noires, les chiffres et les symboles qui constituaient le nécessaire complet pour écrire en langue anglaise.

Dans le même temps, je lisais les histoires de marins de Howard Pease, le Joseph Conrad des livres pour jeunes garçons, avec des titres comme « Wind in the Rigging », « The Black Tanker », « Secret Cargo » et « Shanghai Passage » (« Capitaine Jarvis »). Dès que j'eus maîtrisé le clavier de l'Underwood et acquis le doigté de la méthode de dactylographie, j'insérai une feuille de papier blanc dans le rouleau et écrivis en son centre exact et en capitales, un premier titre de mon cru : « Storm off Hatteras ». Sous ce titre, je n'inscrivis cependant pas mon nom. Je savais bien que Philip Roth n'était pas un nom d'écrivain. Je tapai donc à la place « *par Eric Duncan* ». Tel était le nom qui convenait, me semblait-il, au loup de mer auteur de « Storm off Hatteras », une histoire de gros temps, de capitaine tyrannique et de mutinerie dans les eaux traîtresses de l'Atlantique. Peu de choses peuvent inspirer plus de confiance et donner plus d'autorité qu'un nom comportant deux C qui claquent.

Trois ans plus tard, en janvier 1946, je quittai mon collège de Newark, New Jersey ; notre classe était la première de l'après-guerre à poursuivre des études secondaires. Que nous vivions un tout nouveau moment historique n'échappait guère aux meilleurs élèves qui avaient entre huit et neuf ans au début de la guerre, puis entre douze et treize ans quand elle s'acheva. Après avoir été constamment exposés à la propagande de guerre pendant près de cinq ans – et parce que nous savions ce qu'était l'antisémitisme dans la mesure où nous étions presque tous des enfants juifs – nous étions très tôt devenus conscients des inégalités à l'intérieur de la société américaine.

Le patriotisme exalté et idéaliste que l'on nous avait inculqué durant la période des hostilités laissa place dans l'immédiat après-guerre à nos premières inquiétudes face à l'injustice sociale propre à notre époque. En ce qui me concerne, cela incita notre professeur principal à m'associer à une de mes camarades de classe particulièrement brillante en nous demandant d'écrire – en partie sur l'Underwood de ma mère – le canevas d'une petite pièce de théâtre pour la cérémonie de remise des prix que nous avions appelée « Let Freedom Ring ».

Notre pièce en un seul acte, une allégorie en forme de mise en garde, opposait une protagoniste appelée Tolérance (interprétée avec douceur par ma coauteure) à un antagoniste dénommé Préjugé (que je jouais de manière abjecte). Dans une série de saynètes destinées à montrer combien ces gens-là étaient admirables, plusieurs élèves de notre classe, incarnant diverses minorités ethniques ou religieuses injustement victimes des iniquités de la discrimination, venaient à leurs saines et inoffensives occupations. Invisibles aux yeux des autres acteurs, Tolérance et Préjugé regardaient depuis l'un des côtés chacune des scènes édifiantes qui se déroulaient sous leurs yeux,

affirmant ou contestant avec véhémence la qualité d'êtres humains à ce mélange très divers d'Américains non anglo-saxons. Tolérance citait des passages choisis de la « Déclaration d'indépendance », de la Constitution des Etats-Unis et quelques-uns des articles qu'Eleanor Roosevelt avait adressés à divers journaux, tandis que Préjugé la toisait de haut en bas avec dans le regard autant de pitié que de dégoût, en débitant sur un ton qu'il n'aurait jamais osé utiliser sous le toit familial les choses les plus ignobles qu'il pouvait se permettre de proférer dans une pièce jouée dans l'enceinte d'une école dont le sujet était l'infériorité de ces estimables minorités.

Plus tard, dans le couloir qui menait à l'auditorium, me serrant contre elle pour exprimer son enthousiasme devant ma performance, et alors que j'étais encore vêtu de mon costume de scène entièrement noir de la tête aux pieds, ma mère pleine de fierté et d'admiration m'avoua que, assise au bord de son siège durant toute la pièce, elle qui de toute sa vie n'avait jamais levé la main sur personne avait eu envie de me gifler. « *Où as-tu appris à te montrer aussi détestable !* » En vérité, je n'en savais rien – cela m'était venu de nulle part. Mais secrètement j'étais ravi de pouvoir me dire que je devais avoir un don inné pour la chose. [...]

Ce fut le commencement, le lancement dans la ville où je suis né, d'une carrière littéraire qui m'amène à me trouver parmi vous aujourd'hui. Il n'est pas totalement absurde de laisser entendre ici que le gamin de douze ans coauteur de « Let Freedom Ring » a donné naissance à l'homme qui a écrit « Complot contre l'Amérique ». Quant à Eric Duncan, ce très estimable Ecossais, je me suis parfois dit, des années après l'avoir crédité de l'écriture de « Storm off Hatteras », que j'aurais peut-être dû adopter ce pseudonyme avant que « Portnoy et son complexe » ne sorte en librairie. Ma vie aurait été bien différente ! »

LIRE AUSSI > Philip Roth : « Je suis à la tête d'une usine à fiction »

En relisant « Portnoy... »

« En relisant « Portnoy et son complexe » quarante-cinq ans plus tard, je suis à la fois choqué et ravi : choqué d'avoir pu être aussi imprudent, et ravi de constater qu'à un certain moment j'ai pu être aussi imprudent. Alors que j'écrivais ce livre, je n'avais sans doute pas compris qu'à partir de ce moment-là je ne parviendrais jamais à me libérer de cet analysant que j'appelais Alexander Portnoy – que j'étais, en fait, sur le point de perdre mon identité pour prendre la sienne, et que désormais, dans l'esprit de beaucoup, sa personnalité et tout ce qui allait avec seraient compris comme étant les miens, et que mes relations avec les gens que je connaissais ou pas s'en trouveraient par conséquent affectées.

« Portnoy et son complexe » est le quatrième de trente et un livres. En l'écrivant, je ne cherchais à me libérer de rien d'autre que de l'écrivain que j'avais commencé à devenir. Je n'avais en tête ni une catharsis en tant que névrosé, ni une revanche en tant que fils, comme certains ont pu le laisser entendre ; non, je voulais plutôt me libérer, en les revivifiant, des approches classiques généralement utilisées dans le récit. Tandis que le héros s'efforce d'échapper aux entraves de la conscience morale, j'essayais de me libérer d'une conscience littéraire non moins envahissante modelée

par mes lectures, mes études, un sens profondément enraciné du décorum littéraire et une conception de ce qui était acceptable dans l'écriture d'un roman que je m'étais forgée avec sérieux au cours de mes années d'étudiant puis de jeune enseignant de littérature dans une université. [...]

Et pour accompagner ce jaillissement d'exaltation émancipatrice, j'ai fait le portrait d'un homme pourvu de toutes les pensées inacceptables possibles, un avocat intègre et respecté de trente-trois ans intérieurement en proie à des émotions dangereuses, des griefs terribles, des sentiments sinistres, et sans relâche hanté par la lubricité. J'ai écrit sur ce quotient non socialisé profondément enfoui en tout individu ou presque que chacun réprime avec des degrés variables de succès. Il nous est donné ici de surprendre Maître Portnoy improvisant comme il se doit sur le divan de l'analyste afin de parvenir (ou pas) à maîtriser l'affection qui est la sienne.

Portnoy est pétri de colère autant que de désir érotique. Mais qui ne l'est pas ? Regardez la manière dont Robert Fagles a traduit « l'Iliade ». Par quel mot commence son texte ? « Colère ». Ainsi commence toute la littérature européenne : un chant à la gloire de la colère d'Achille qui veut récupérer sa petite amie.

On écrit un livre repoussant (et beaucoup ont cru que « Portnoy et son complexe » n'était rien d'autre que cela) non pour être repoussant mais parce que l'on cherche à représenter ce qui est repoussant, à révéler ce qui est repoussant avec toute la finesse dont on est capable afin de montrer à quoi cela ressemble et ce que c'est précisément. S'adressant à la fois aux lecteurs et aux écrivains, Tchekhov disait avec sagesse que la tâche de l'artiste littéraire consiste non pas à résoudre des problèmes mais à présenter le problème de la bonne manière. [...]

La conception parfaitement grotesque que Portnoy a de sa vie devait beaucoup à des règles, des inhibitions et des tabous qui, jusque dans le dernier des hameaux de ce pays, ne pèsent plus aujourd'hui d'aucun poids sur une jeunesse libérée de toute entrave. Cependant, lors d'une adolescence dans l'Amérique de l'après-guerre – un grand demi-siècle avant que l'on ait ne serait-ce que rêvé à la diffusion de la pornographie sur internet – ces contraintes prévalaient dans la juridiction à l'intérieur de laquelle Portnoy affronte avec embarras la réalité proscrite par la loi de sa nature libertine : l'impétueuse obstination de la turgescence, la tyrannie despotique de la testostérone.

A cause de l'énorme altération du cadre moral au cours des quarante-cinq dernières années, l'irruption d'une sensualité charnelle apparemment si calamiteuse en 1969, quand Portnoy claironnait pour la première fois l'historique de son phallus dans l'oreille de son analyste, a de nos jours perdu beaucoup de sa capacité à choquer. Résultat, mon livre immodéré né dans le tumulte des années 1960 est aujourd'hui aussi daté que « la Lettre écarlate » [de Nathaniel Hawthorne] ou que « Couples » de John Updike, roman génésique du même tonneau que le mien, qui fut encore suffisamment choquant au moment de sa parution pour mettre en question les certitudes déjà mollissantes d'une génération sur les frontières de l'éros et les prérogatives de l'impudicité.

Alexander Portnoy, repose en paix. »

LIRE AUSSI > Philip Roth : « Nous vivons dans un monde où le mensonge est roi »

« Arrêté par la police tchèque »

« Entre 1972 à 1977, je me suis rendu à Prague chaque année au printemps pour une semaine ou dix jours afin d'y retrouver un groupe d'écrivains, de journalistes, d'historiens et de professeurs, tous persécutés par le régime totalitaire installé par les Soviétiques en Tchécoslovaquie. Là-bas, j'étais presque continuellement suivi par un policier en civil, tandis que ma chambre d'hôtel et le téléphone qui s'y trouvait étaient sur écoute. Cependant, ce n'est qu'en 1977, alors que je sortais d'un musée – j'étais allé voir une exposition de tableaux assez grotesques de l'école du réalisme socialiste soviétique – que j'ai été arrêté par la police. Cet incident m'a beaucoup perturbé et, dès le lendemain, conformément à la suggestion qui m'avait été faite, j'ai quitté le pays.

Alors que je suis resté en contact épistolaire – parfois par des lettres en langage codé – avec quelques-uns des écrivains dissidents dont j'avais fait la connaissance à Prague et dont j'étais devenu l'ami, il m'a été impossible d'obtenir un visa me permettant de retourner en Tchécoslovaquie pendant douze ans : pas avant 1989. Cette année-là, les communistes ont été chassés, et le gouvernement démocratique de Václav Havel a pris le pouvoir de manière parfaitement légitime – ce qui n'est pas sans rappeler l'accession au pouvoir du général George Washington et de son gouvernement en 1789 – après un vote unanime de l'Assemblée fédérale et avec le très large soutien du peuple tchèque.

A Prague, je passais une grande partie de mon temps avec le romancier Ivan Klíma et son épouse, Helena, qui est psychologue. Ivan et Helena parlaient tous les deux l'anglais et, avec un certain nombre d'autres personnes – parmi lesquelles les romanciers Ludvík Vaculík et Milan Kundera, le poète Miroslav Holub, le professeur de littérature Zdeněk Strybrný, la traductrice Rita Budínová-Mlynárová qui fut la première ambassadrice que Havel envoya par la suite aux Etats-Unis, et l'écrivain Karol Sidon qui devint juste après la révolution de velours le premier grand rabbin de Prague puis de la République tchèque – tous ces amis ont fait mon éducation complète sur ce qu'avait pu être la répression sans merci en Tchécoslovaquie.

Cette éducation comprenait des visites en compagnie d'Ivan dans les endroits où lui-même et ses collègues, après s'être vus privés de tous leurs droits par les autorités, avaient dû assurer les tâches ridicules que, dans son infinie malveillance, l'omniprésent régime leur avait assignées. Une fois exclus du Syndicat des Ecrivains, il leur fut interdit de publier, d'enseigner, de voyager, de conduire une voiture ou de gagner correctement leur vie d'une manière librement choisie. Pour faire bonne mesure, leurs enfants, les enfants de ce segment de la population doté de la faculté de penser, furent interdits d'inscription dans les lycées, un peu comme leurs parents écrivains avaient été officiellement expulsés de la littérature.

Certains de ces exilés de l'intérieur dont j'ai fait la connaissance et avec lesquels je me suis entretenu vendaient des cigarettes dans des kiosques au coin des rues, d'autres maniaient la clé à molette dans le service public des eaux, d'autres encore passaient des journées entières à bicyclette pour livrer des petits pains dans des boulangeries, d'autres enfin étaient laveurs de carreaux ou gardiens adjoints dans un quelconque

musée perdu de Prague où ils maniaient le balai. Comme je l'ai dit plus haut, ces gens-là étaient la crème de l'intelligentsia du pays.

Ainsi allaient les choses et ainsi vont les choses sous la férule du totalitarisme. A chaque jour une nouvelle difficulté, à chaque jour une nouvelle peur, une plus grande impuissance, un plus profond désespoir et encore un nouveau et impensable déni de liberté de vivre et de penser dans une société déjà bâillonnée et cadennassée par la censure. Les rituels habituels de la dégradation prennent le dessus : la perte progressive de l'identité personnelle, la perte de l'autorité personnelle, la disparition de tout sentiment de sécurité – un irrépressible besoin de consistance et de sérénité face à l'incertitude permanente et l'apparente irréalité de tout cela. L'imprévisibilité devient la nouvelle norme, l'angoisse perpétuelle en est le funeste résultat. [...]

Au soir du lendemain de mon équipée policière, alors que j'avais eu la sagesse de quitter Prague en toute hâte pour rentrer chez moi, la police est allée chercher Ivan chez lui pour, une fois de plus, le questionner pendant des heures. Sauf que cette fois-là, ils ne l'ont pas harcelé toute la nuit en lui reprochant les activités clandestines et séditieuses d'Helena, de lui-même et de leur cohorte d'encombrants dissidents, trublions d'une paix illégitime. Au lieu de cela – et ce fut un changement assez rafraîchissant pour Ivan – ils lui ont posé des questions sur les séjours que je faisais chaque année à Prague.

Comme devait me l'écrire par la suite Ivan dans une lettre, une seule réponse lui vint à l'esprit durant toute la nuit que dura cet interrogatoire digne de l'Inquisition sur la raison qui m'amenait dans cette ville tous les ans au printemps. « *Vous ne lisez donc pas ses livres ?* », avait demandé Ivan aux policiers. Comme on pouvait s'y attendre, ceux-ci furent très agacés par cette question, mais Ivan s'empressa de les éclairer. « *Mais il vient pour les filles, voyons !* », leur dit-il. »

©Gallimard, Folio

LIRE AUSSI > [Philip Roth, un scandaleux dans la Pléiade](#)

Philip Roth, bio express

*Né en 1933 à Newark (New Jersey), **Philip Roth** est l'auteur d'une trentaine de romans parmi lesquels « Portnoy et son complexe » (1969), « la Contrevie » (1989), « Pastorale américaine » (1999) et « la Tache » (2002). Il est mort le 22 mai 2018 à New York.*

Paru dans « L'OBS » du 9 mai 2019.

Grégoire Leménager